

henry d.
thoreau



WALDEN

introduction de
JIM HARRISON

traduction de
BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE

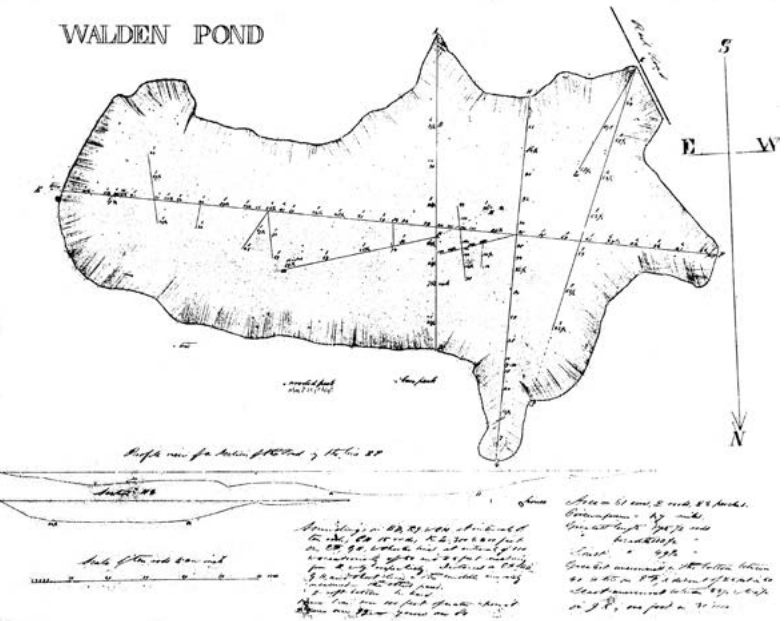
henry d.
thoreau

WALDEN

introduction de
JIM HARRISON
traduction de
BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE

« Je n'ai pas l'intention d'écrire une ode au découragement, mais de me vanter aussi vigoureusement que Chanteclair dressé à l'aube sur son perchoir, au moins pour réveiller mes voisins. » p. 92



Plan original du lac Walden par Thoreau.

PRÉFACE

Jim Harrison

J'entretiens de profondes affinités avec Thoreau, surtout parce qu'il est intimement lié à mes souvenirs d'enfance. Mon père, qui travaillait comme agent agricole du gouvernement dans le nord du Michigan, sillonnait en voiture une région assez isolée pour donner ses conseils aux paysans du cru. Par chance pour moi, le comté d'Osceola était une zone rurale très pauvre, si bien qu'il y avait de nombreuses forêts où se promener et chasser, ainsi que des rivières, des lacs et des torrents où pêcher la truite et d'autres poissons. Mon père, Winfield Sprague Harrison, était obsédé par Thoreau. Le seul autre écrivain qui semblait l'impressionner à ce point était John Steinbeck et il existe un rapport évident, touchant à la ruralité, entre ces deux écrivains.

Il y a toujours eu grande abondance de critiques urbaines tendant à ridiculiser les idylles campagnardes telles que celle de Thoreau, comme si l'on faisait exprès de le confondre avec l'idéal rousseauiste du bon sauvage. Le fait est que, durant mon enfance, des millions de personnes vivaient très simplement. C'était une époque de fermes familiales, à mille lieues du gigantesque agrobusiness contemporain et des fermes usines qui dominent désormais l'agriculture américaine.

L'idéal sous-jacent à ces fermes familiales était, autant que possible, l'autosuffisance. Autrement dit, on cultivait, on élevait et on mettait en conserve tout ce qu'on mangeait, depuis les tomates jusqu'au porc. Beaucoup plus tôt dans l'histoire de notre nation, c'était aussi la principale motivation de Thoreau dans *Walden*. La route de cent ans qui reliait Thoreau à notre famille était vraiment bien courte.

Soixante années plus tard, nous sommes saisis, voire pétrifiés, par les bouleversements spectaculaires de notre paysage. En décembre 1937, quand je suis né, la population des États-Unis était à 75 % rurale et à 25 % urbaine. Aujourd'hui, ces proportions sont inversées. Le village de Concord à l'époque de Thoreau (1817-1862), bien que situé à une trentaine de kilomètres seulement de Boston, était presque entièrement rural et boisé, composé de petites fermes entourées de vastes forêts. C'est là que Thoreau fit son expérience, minimale mais épique, d'autosuffisance durant ses deux années passées sur les rives du lac Walden. Et c'est aussi dans cette région qu'il développa ses idées explosives de désobéissance civile, qui devaient tant marquer la vie d'un Gandhi, d'un Martin Luther King et d'autres. En Amérique, plutôt qu'en démocratie, nous vivons sous un régime d'oligarchie fondée sur l'argent. Il est piquant que, ces dernières années, le lac Walden ait été protégé grâce aux efforts et à l'argent de Don Henley, membre d'un ancien groupe de rock'n'roll, les Eagles. Le paysage américain, tellement révérend de Thoreau, se retrouve invariablement en danger chaque fois qu'on peut en tirer un dollar.

J'ai donc grandi dans une profonde fascination pour Thoreau, et en apprenant dans une certaine mesure à partir de son exemple. Durant plus de vingt ans j'ai possédé un chalet isolé, et pendant tout le demi-siècle de notre mariage mon épouse et moi avons toujours cultivé un grand jardin potager, sauf au cours des deux années que nous avons passées à Boston. Je ne peux me passer de faire chaque matin une marche de plusieurs heures, un enseignement fondamental de Thoreau. De manière plutôt comique, je ne partage ni la sobriété ni la frugalité de mon héros. Je ne laisse jamais filer une seule journée sans boire du vin français ni essayer de préparer un bon repas. Plus tôt dans l'existence, quand j'ai expérimenté un mode de vie plus

ascétique, j'ai remarqué que le monde perdait alors ses couleurs en Technicolor.

Si j'évoque le problème global des influences, c'est pour insister sur l'improbable vitalité de l'œuvre de Thoreau près de deux siècles plus tard. Il s'agit de toute évidence d'un cas majeur de formidable *élan vital**. D.H. Lawrence a dit que « la seule aristocratie est celle de la conscience ». Thoreau avait une perception extraordinairement fine de la flore et de la faune, des points de vue tant botanique qu'historique. Il connaissait sur le bout des doigts ce qu'il appelait « la grammaire mordorée » du monde naturel. La plupart des littérateurs sont franchement des généralistes de tendance romantique, qui en guise de savoir accumulent une flopée d'anecdotes, alors que Thoreau était un étudiant assidu tant de la littérature que de la nature. De nos jours, malheureusement, mes amis spécialistes de mathématiques ou de physique pures s'intéressent en général davantage à la littérature, que mes amis écrivains aux idées scientifiques contemporaines.

L'expérience que fit Thoreau de la survie et de l'isolement dura deux années, pendant lesquelles il resta en contact avec son célèbre mentor, Ralph Waldo Emerson. Cette proximité est importante, car aujourd'hui ceux qui se réfugient dans le monde naturel croient malin d'endosser une panoplie anti-intellectuelle, une pose que Thoreau n'a jamais eu l'intention d'adopter. Pour lui, la vie de l'esprit était aussi naturelle qu'un arbre. C'est triste à dire, mais Thoreau mourut à moins de cinquante ans; eût-il vécu plus longtemps, on aurait pu s'attendre à ce que ses intuitions déjà très inclassables s'épanouissent avec l'âge en des idées très pénétrantes et originales, à la manière du grand écrivain français qu'est Gaston Bachelard.

* En français dans le texte original, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque (N.d.T.).

Il est à peine croyable d'assister de son vivant à l'avènement et au déclin des réputations. Bon nombre de nos sujets de curiosité sont vains et relèvent d'une pure perte de temps. Un ami qui consacre un temps indécent à Internet dit volontiers qu'on commence par vérifier les aspects bienfaisants du lin pour finir par apprendre le nombre de prostituées russes à Madrid. En affûtant un peu la lame de votre curiosité, vous aboutissez à cette conclusion que le XIX^e siècle nous a donné trois géants, Thoreau, Whitman et Melville, dont le XX^e siècle n'a pas produit l'équivalent. Assez comiquement, Thoreau n'avait pas de compétence particulière pour la survie par l'agriculture, mais son écriture a gardé toute son implacable vivacité et ses héritiers naturels d'aujourd'hui, Peter Matthiessen et Gary Snyder, occupent une place de choix dans notre paysage littéraire.

C'est Wittgenstein qui a dit que le miracle est que le monde existe. Thoreau se donne beaucoup de mal pour nous rappeler la nature de la nature, la grâce inhérente au paysage. Il résista aux bêtises de notre gouvernement. On le jeta en prison parce qu'il avait refusé de payer ses impôts et de soutenir ainsi notre guerre au Mexique. Emerson lui rendit alors visite et demanda, « Henry, que faites-vous là-dedans? », et Thoreau lui répondit, « Que faites-vous là-dehors? » Ses talents nous touchent toujours, comme le prouve le livre que vous tenez en main. Ses mots sont beaux, mais dangereux pour l'esprit.

Traduit de l'américain par Brice Matthieussent.

ÉCONOMIE

Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou la plupart d'entre elles, je vivais seul au milieu des bois, à un mile de mon voisin le plus proche¹, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur la berge du lac Walden, à Concord², Massachusetts, et je gagnais ma vie grâce au seul travail de mes mains. J'ai habité là deux ans et deux mois. À présent, je séjourne de nouveau dans la civilisation.

Je n'aurais pas la présomption de réclamer autant l'attention de mes lecteurs si mes concitoyens ne m'avaient posé des questions très précises sur mon mode de vie, que certains taxeraient d'absurdité, bien que je n'y voie aucune impertinence, mais, compte tenu des circonstances, des questions tout à fait naturelles et pertinentes. Quelques-uns m'ont demandé ce que je mangeais ; si je ne me sentais pas seul ; si je n'avais pas peur ; et ainsi de suite. D'autres ont été curieux d'apprendre quelle part de mes revenus je consacrais à des œuvres charitables ; d'autres encore, nantis d'une nombreuse famille, combien d'enfants pauvres j'entretenais. Je demanderai donc à ceux de mes lecteurs qui ne s'intéressent guère à moi de me pardonner si dans ce livre j'entreprends de répondre à certaines de ces questions. Dans la plupart des livres, le *Je*, ou la première personne, est omis ; dans celui-ci, il sera conservé ; cela, sur le plan de l'égotisme, est la principale différence. Nous oublions souvent qu'après tout, c'est toujours la première personne qui s'exprime. Je ne devrais pas parler autant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. Hélas, je suis réduit à ce thème par l'étroitesse de mon expérience. Mieux, j'exige,

[Les notes signalées par un astérisque sont soit du traducteur (mentionnées par N.d.T.) soit de Michel Granger. Elles ont trait directement au texte. Les autres, numérotées, éclairent diverses références culturelles et se trouvent en fin d'ouvrage.]

moi, personnellement, de chaque écrivain, grand ou petit, un récit simple et sincère de sa propre vie, et pas simplement ce qu'il a entendu dire de la vie des autres ; le genre de compte rendu qu'il pourrait envoyer d'une terre lointaine à sa famille ; car s'il a vécu avec sincérité, il l'a forcément fait selon moi dans une terre lointaine. Peut-être ces pages s'adressent-elles surtout aux étudiants pauvres. Quant à mes autres lecteurs, qu'ils en acceptent les parties qui les concernent. Je crois qu'aucun n'en fera sauter les coutures en endossant ce manteau, car il rendra sans doute de bons et loyaux services à celui à qui il ira.

J'aimerais dire quelque chose, non pas tant à propos des Chinois ou des habitants des îles Sandwich, que sur vous qui lisez ces pages et qui, paraît-il, habitez la Nouvelle-Angleterre ; quelque chose sur votre condition, surtout sur vos conditions de vie, la manière dont vous vivez dans ce monde, dans ce village, ce qu'elle est, si elle est forcément aussi détestable qu'elle l'est, si l'on peut l'améliorer ou pas. J'ai beaucoup voyagé à Concord ; et partout, dans les boutiques, les bureaux et les champs, ses habitants m'ont semblé faire pénitence de mille manières remarquables. Ce que j'ai entendu dire des brahmanes assis entre quatre fournaises et les yeux tournés vers le soleil, ou suspendus la tête en bas au-dessus des flammes, ou regardant le ciel par-dessus l'épaule « jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de reprendre une position naturelle et que seuls des liquides puissent franchir l'obstacle de leur cou tordu pour rejoindre l'estomac », ou demeurant enchaînés à vie au pied d'un arbre, ou mesurant de leur corps, telles des chenilles, la largeur de vastes empires, ou debout sur une jambe en haut d'une colonne, – même ces formes de pénitence consciente sont à peine plus incroyables et stupéfiantes que les scènes auxquelles chaque jour j'assiste. Les douze travaux d'Hercule furent des broutilles, comparés à ceux qu'entreprennent mes voisins ; car il n'y en eut que douze

et ils eurent une fin ; mais je n'ai jamais vu ces hommes tuer ou capturer un quelconque monstre ni achever l'un de leurs travaux. Ils n'ont aucun ami Iolaos pour brûler au fer rouge le moignon de la tête de l'hydre, quand, sitôt une tête écrasée, deux autres surgissent.

Je vois des hommes jeunes, mes concitoyens, qui ont eu le malheur d'hériter de fermes, de maisons, de granges, de bétail et d'instruments agricoles ; car on acquiert tout cela plus aisément qu'on ne s'en débarrasse. Il aurait mieux valu pour eux naître dans une prairie et être allaités par une louve ; ainsi, ils auraient pu voir plus clairement dans quel champ ils étaient appelés à travailler. Qui les a transformés en esclaves de la terre ? Pourquoi devraient-ils manger leurs soixante arpents, quand l'homme est condamné à ne manger qu'un peu de poussière ? Pourquoi, dès le jour de leur naissance, devraient-ils creuser leur tombe ? Durant leur vie entière, ils sont contraints de pousser devant eux tous ces fardeaux et se débrouiller au mieux. Combien en ai-je croisé, de ces pauvres âmes immortelles, presque écrasées et broyées par leur faix, cheminant à pas lents sur la route de la vie, poussant devant elles une grange de soixante-quinze pieds sur quarante, ses écuries d'Augias jamais nettoyées, ainsi qu'un terrain de cent arpents, labours, fauchages, pâtures et bois afférents ! Les déshérités, qui n'ont pas à se coltiner toutes ces charges superflues léguées par leurs ancêtres, trouvent déjà bien assez laborieux de maîtriser et de cultiver quelques pieds cubiques de chair.

Les hommes triment et se trompent. Sous le soc, la meilleure part d'eux-mêmes est vite intégrée à la terre comme compost. Selon ce qu'on appelle le destin, ou plus volontiers la nécessité, ils s'affairent, ainsi qu'il est dit dans un vieux livre³, à amasser des trésors bientôt détruits par les mites et la rouille, ou dérobés par des voleurs qui s'introduiront chez eux. C'est une vie stupide, ainsi qu'ils le découvriront quand

ils en verront la fin, sinon avant. On dit que Deucalion et Pyrrha créèrent les hommes en lançant des pierres derrière eux, au-dessus de leur tête :

*Inde genus durum sumus, experiensque laborum,
Et documenta damus qua simus origine nati**.

Ou, comme Raleigh l'exprime en vers sonores :

« Depuis lors notre race a le cœur dur,
Supportant douleurs et soucis,
Prouvant que de la pierre notre corps a la nature. »

Voilà où mène l'obéissance aveugle à un oracle malavisé, qui parle de pierres jetées par-derrière, au-dessus de la tête, sans voir où elles tombent.

La plupart des hommes, même dans ce pays relativement libre⁴, par simple ignorance et erreur, sont si obnubilés de soucis illusoire et des durs et vains travaux de la vie qu'ils ne parviennent pas à en cueillir les plus beaux fruits. Un labeur excessif rend leurs doigts trop maladroits et tremblants pour cela. De fait, le travailleur n'a nul loisir pour goûter chaque jour à une authentique intégrité ; il ne peut pas entretenir de vraies relations d'homme à homme ; son labeur en serait déprécié sur le marché. Il n'a pas le temps d'être autre chose qu'une machine. Comment peut-il se rappeler son ignorance – que son développement requiert –, quand il a si souvent besoin de faire appel à son savoir ? Nous devrions parfois le nourrir et le vêtir gratuitement, et le reconforter de nos liqueurs avant de le juger. Comme le velouté des fruits, on ne peut conserver les plus belles qualités de notre nature qu'en les maniant avec beaucoup de précaution. Et pourtant, nous ne traitons ni nous-mêmes ni les autres avec cette tendresse.

* « De là vient cette dureté qui caractérise notre race, de là sa force pour soutenir les plus rudes travaux, et l'homme atteste assez quelle fut son origine. » Ovide, *Métamorphoses*. (N.d.T.)

Certains d'entre vous, nous le savons tous, sont pauvres, trouvent la vie dure, et sont parfois, pour ainsi dire, à bout de souffle. Je ne doute pas que quelques-uns parmi vous qui lisez ce livre sont incapables de payer tous les repas qu'ils ont bel et bien mangés, ou les habits et les chaussures qui s'usent vite ou sont déjà usés, et que, lisant ces pages, ils volent ou empruntent une heure à leurs créanciers. De toute évidence, bon nombre d'entre vous mènent une vie médiocre et inavouable, car l'expérience m'a aiguisé la vue; toujours sous tutelle financière, tâchant de mettre sur pied quelque entreprise et de s'acquitter d'une dette, embourbés dans un marais très ancien, appelé *aes alienum* par les Romains, le cuivre d'autrui, car certaines de leurs pièces de monnaie étaient en cuivre; toujours vivant et mourant et ensevelis par ce cuivre d'autrui; promettant chaque jour de payer, promettant de payer, demain, pour mourir aujourd'hui, insolubles; cherchant à s'attirer des faveurs, à trouver des clients, par toutes manières imaginables, hormis les délits passibles de prison; mentir, flatter, voter, se ratatiner dans une coquille de civilité ou se dilater dans une atmosphère impalpable de générosité vaporeuse, afin de convaincre votre voisin de vous laisser lui fabriquer ses chaussures, son chapeau, son habit, sa voiture, ou importer pour lui son épicerie; se rendre malade pour mettre de côté quelque économie en prévision d'un jour de maladie, un peu d'argent à serrer dans un vieux coffre, ou dans un bas caché derrière le plâtre du mur, ou, plus prudemment, dans la banque en briques; et peu importe où, et peu importe le montant du magot.

Je m'étonne parfois que nous soyons assez frivoles, si je puis dire, pour nous occuper de cette forme grave, mais quelque peu étrangère⁵, de servitude appelée esclavage des nègres, alors qu'il existe tellement de maîtres habiles et subtils qui asservissent tant le Nord que le Sud. Supporter un gardien d'esclaves dans le Sud est pénible; c'est pire d'en avoir un

dans le Nord ; mais le pire de tout, c'est d'être à la fois son propre gardien et l'esclave. Parlez-moi donc du caractère divin de l'homme ! Regardez le charretier sur la grand-route qui de jour comme de nuit s'en va au marché ; sent-il tressaillir en lui la moindre part divine ? Son devoir le plus noble consiste à donner du fourrage et de l'eau à ses chevaux ! Que lui importe son destin, pourvu qu'il touche sa prime de transporteur ? Ne roule-t-il pas pour le sieur Esbroufe ? Pourquoi serait-il divin ? Et pourquoi immortel ? Voyez-le trembler de peur et courber l'échine, tout le jour assailli de craintes vagues, car il n'est ni immortel ni divin, mais l'esclave et le prisonnier de l'opinion qu'il a de lui-même, de la réputation qu'il doit à ses seuls exploits. L'opinion publique est un piètre tyran, comparée à l'opinion que nous avons de nous-mêmes. Ce qu'un homme pense de lui-même, voilà ce qui détermine, ou plutôt indique, son destin. L'émancipation de l'homme par soi, jusque dans les Antilles de l'imagination et de la chimère, quel Wilberforce⁶ pourrait la susciter ? Pensez aussi aux dames de notre pays, tissant des coussins de boudoir en prévision de leur dernier jour, afin de ne pas trahir un intérêt trop naïf pour leur destin ! Comme si l'on pouvait tuer le temps sans blesser l'éternité.

La plupart des hommes mènent une existence de désespoir tranquille. Ce qu'on appelle résignation est un désespoir absolu. Quittant la ville désespérée, vous rejoignez la campagne désespérée et vous n'avez plus qu'à vous consoler avec le courage des visons et des rats musqués. Un désespoir répétitif mais inconscient se cache même sous ce qu'on appelle les jeux et les distractions de l'humanité. Venant après le travail, ils n'amuse guère. Mais un des traits de la sagesse veut qu'on ne commette pas d'acte désespéré.

Si l'on considère ce qui, pour se servir du catéchisme, est la fin première de l'homme, et ce que sont les véritables nécessaires de vie et moyens de l'existence, il semble que

les hommes aient délibérément choisi le mode de vie le plus simple parce qu'ils le préféreraient à tout autre. Pourtant, ils pensent honnêtement ne pas avoir d'autre choix. Mais les natures saines et alertes se rappellent qu'à l'aube le soleil était clair. Il n'est jamais trop tard pour renoncer à nos préjugés. On ne peut se fier sans preuve à aucune manière de penser ni d'agir, aussi ancienne soit-elle. Ce que tous répètent ou transmettent tacitement comme étant la vérité d'aujourd'hui peut demain se révéler mensonge, simple fumée de l'opinion, que certains ont prise pour une nuée capable d'arroser d'une pluie fertilisante leurs champs. Ce que les vieilles gens disent que vous ne pouvez pas faire, en l'essayant vous découvrez que vous le pouvez. Laissons l'ancien temps aux anciens, et que les nouveaux venus s'occupent des temps nouveaux. Peut-être que les vieux n'en savaient pas assez autrefois pour aller chercher un peu de combustible afin d'entretenir leur feu; les jeunes ont mis un peu de bois sec sous leur marmite, et les voilà filant autour du globe comme des oiseaux, assez vite pour tuer les vieux, comme on dit. La vieillesse n'est pas mieux qualifiée que la jeunesse pour dispenser des conseils, loin de là, car elle n'a pas tant accumulé de l'expérience qu'elle n'en a perdu. On pourrait presque douter que l'homme le plus sage ait jamais appris de la vie quoi que ce soit ayant une valeur absolue. En pratique, les vieux n'ont pas d'avis essentiel à donner aux jeunes, leur propre expérience a été trop limitée et leur vie a été un échec lamentable, pour des raisons d'ordre privé, pense chacun d'eux; ils ont peut-être gardé quelque foi qui démentit cette expérience et ils croient sans doute qu'ils sont seulement moins jeunes que jadis. J'ai passé quelque trente années sur cette planète et je n'ai toujours pas entendu la première syllabe d'un conseil valable, ou seulement sincère, venant de mes aînés. Ils ne m'ont rien dit, et sans doute ne peuvent-ils rien me dire d'utile. La vie s'offre à moi, un champ d'expérimentations que j'ai à peine exploré; mais leurs propres tentatives ne

me servent à rien. Si je fais une expérience que je juge précieuse, j'aboutirai nécessairement à cette conclusion que mes mentors ne m'en ont jamais parlé.

Un paysan me dit: « On ne peut pas s'alimenter seulement de végétaux, car ce n'est pas ça qui vous fait des os »; et le voici qui consacre religieusement une partie de sa journée à absorber dans son corps de quoi nourrir ses os; tout en discourant de la sorte, il marche derrière ses bœufs qui, avec leurs os alimentés de végétaux, le tirent, lui et sa lourde charrue tressautant, en dépit des obstacles. Certaines choses font vraiment partie du nécessaire de vie pour certaines personnes, les plus malades et les plus démunies; pour d'autres elles sont un luxe, et pour d'autres encore elles sont parfaitement inconnues.

D'aucuns croient que toute l'étendue de la vie humaine a déjà été parcourue par leurs prédécesseurs, les montagnes comme les vallées, et qu'il n'est rien dont on ne se soit occupé. Selon Evelyn, « Salomon dans sa sagesse fixa par ordonnances jusqu'à la distance devant séparer les arbres, et les préteurs romains déterminèrent le nombre de fois qu'il est permis, sans violation de propriété, d'entrer sur la terre de votre voisin pour y ramasser les glands qui y tombent, et quelle part revient ensuite à ce voisin. » Hippocrate a même laissé des directives sur la manière dont nous devons nous couper les ongles; soit au niveau des doigts, ni plus court, ni plus long. Sans aucun doute, cette lassitude et cet ennui qui semblent avoir vaincu toute la diversité et les joies de la vie, sont aussi vieux qu'Adam. Mais personne n'a jamais mesuré les capacités de l'homme; et si peu de choses ont jamais été tentées que nous ne devons pas juger son potentiel à l'aune d'aucun précédent. Quels qu'aient été tes échecs passés, « ne t'afflige pas, mon enfant, car qui te demandera de terminer ce que tu as laissé inachevé? »

Nous pourrions soumettre nos vies à mille épreuves fort simples; par exemple, il suffit que je me rappelle que ce même soleil qui fait mûrir mes haricots éclaire aussi un système de Terres semblables à la nôtre, pour éviter bien des erreurs. Ce n'est pas dans cette lumière-là que je les ai sarclés. Les étoiles sont les sommets de merveilleux triangles! Quels êtres lointains et différents dans les diverses demeures de l'univers contemplant la même étoile au même instant! La nature et la vie humaine sont aussi variées que le sont nos corps. Qui dira l'avenir que réserve la vie à autrui? Quel plus grand miracle que celui qui nous permettrait, l'espace d'un instant, de regarder par les yeux d'un autre? Nous devrions vivre en une heure tous les âges du monde; oui, tous les mondes de tous les âges. L'histoire, la poésie, la mythologie! Je ne connais aucun récit de l'expérience d'autrui qui soit aussi étonnant et instructif que pourrait l'être la lecture de ces textes.

Presque tout ce que mes voisins appellent le bien, je crois de toute mon âme que c'est le mal, et si je me repens de quelque chose c'est sans aucun doute de ma bonne conduite. Quel démon m'a possédé et poussé à agir si bien? Tu peux m'assener tes sages conseils, vieil homme, toi qui as vécu soixante-dix ans, non sans quelque honneur, j'entends une voix irrésistible qui me presse de me détourner de toi. Une génération abandonne les entreprises d'une autre comme des vaisseaux échoués.

Je crois que nous devrions avoir bien plus de confiance que nous n'en avons. Chacun ne devrait pas se faire plus de souci pour soi qu'il ne s'en fait honnêtement pour autrui. La Nature est aussi bien adaptée à notre faiblesse qu'à notre force. L'angoisse et le souci incessants de certains constituent une forme de maladie à peu près incurable. Nous exagérons volontiers l'importance du travail que nous accomplissons; et pourtant combien de choses ne faisons-nous pas! Et si

nous étions tombés malades? Comme nous sommes vigilants! Résolus à ne pas vivre par la foi si nous pouvons l'éviter; tout le jour en alerte, le soir nous faisons notre prière à contrecœur avant de nous abandonner à l'incertitude. Nous sommes donc contraints de vivre, entièrement et sincèrement, pleins de respect pour notre existence et niant la possibilité du moindre changement. C'est la seule manière, disons-nous; mais il y en a autant qu'on peut tracer de rayons à partir du centre. Tout changement est un miracle à contempler; mais c'est un miracle qui a lieu à chaque instant. Confucius a dit: « Savoir que nous savons ce que nous savons, et que nous ne savons pas ce que nous ne savons pas, tel est le vrai savoir. » Lorsqu'un homme aura ramené un fait de son imagination à un fait de son entendement, je prévois que tous les hommes établiront enfin leur vie sur cette base.

*

Considérons un instant les raisons majeures du souci et de l'angoisse dont j'ai parlé; demandons-nous s'il est vraiment nécessaire que nous soyons accablés d'inquiétude, ou, du moins, prudents. Nous aurions avantage à mener l'existence primitive des premiers pionniers, sans quitter toutefois les apparences de la civilisation, au moins pour apprendre à quoi se réduit fondamentalement notre nécessaire de vie et quelles méthodes ont été élaborées pour l'obtenir; ou même pour parcourir les vieux livres de comptes des marchands, pour savoir ce que les hommes achetaient d'ordinaire dans les boutiques, c'est-à-dire quelles denrées de base on y proposait et entreposait. Car les améliorations apportées par les siècles n'ont eu que peu d'influence sur les lois élémentaires de l'existence humaine; de même, notre squelette ne diffère probablement pas de celui de nos ancêtres.

Par l'expression « nécessaire de vie », j'entends tout ce qui, parmi les produits des efforts de l'homme, est depuis le début ou est devenu au fil du temps, si important pour la vie humaine, que peu de gens, sinon aucun, par sauvagerie, pauvreté ou philosophie, ont jamais essayé de s'en passer. En ce sens, pour de nombreux êtres vivants ce nécessaire se réduit à un seul article, la Nourriture. Pour le bison de la prairie, c'est quelques pouces d'herbe tendre, de l'eau à boire; à moins qu'il ne recherche l'Abri de la forêt ou l'ombre de la montagne. Nul animal ne requiert davantage que la Nourriture et l'Abri. Pour l'homme et sous notre climat, on peut répartir sans se tromper le nécessaire de vie en quatre chapitres, qui sont la Nourriture, l'Abri, le Vêtement et le Combustible; car c'est seulement lorsque nous les avons obtenus, que nous sommes prêts à aborder les vrais problèmes de la vie avec l'esprit libre et quelque chance de succès. L'homme a inventé, non seulement les maisons, mais aussi les vêtements et la cuisson des aliments; et la découverte accidentelle de la chaleur du feu, ainsi que l'usage qui s'ensuivit, un luxe au début, aboutirent sans doute à la présente nécessité que nous ressentons de nous asseoir près de lui. Nous voyons chats et chiens acquérir eux aussi cette seconde nature. Par l'Abri et les Vêtements adéquats, nous conservons légitimement notre propre chaleur interne; mais dès que ceux-ci ou le Combustible sont excessifs, c'est-à-dire en présence d'une chaleur externe supérieure à celle de notre corps, ne peut-on dire à juste titre que commence alors la cuisson? Le naturaliste Darwin raconte à propos des habitants de la Terre de Feu que, tandis que ses compagnons chaudement vêtus et installés tout près d'un feu étaient loin d'avoir trop chaud, ces sauvages nus qui se tenaient loin du feu étaient à sa grande surprise « inondés de transpiration d'être ainsi rôtis ». Ainsi, nous dit-on, l'habitant de la Nouvelle Hollande supporte impunément de vivre nu alors que l'Européen frissonne sous ses habits. Est-il impossible d'allier la robustesse de ces sauvages et

le développement intellectuel de l'homme civilisé? Selon Liebig, le corps humain est un poêle, et les aliments sont le combustible qui assure la combustion interne dans les poumons. Par temps froid nous mangeons davantage, et moins dès qu'il fait chaud. La chaleur animale résulte d'une combustion lente, la maladie et la mort surviennent quand ce processus est trop rapide; ou lorsque, par manque de combustible ou à cause d'un défaut de ventilation, le feu s'éteint. Il ne faut bien sûr pas confondre la chaleur vitale et le feu; l'analogie s'arrête là. D'après la liste ci-dessus, il apparaît donc que l'expression « vie animale » est presque synonyme de « chaleur animale »; car si l'on peut considérer la Nourriture comme le Combustible qui entretient notre feu intérieur – et le Combustible sert seulement à préparer cette Nourriture ou à accroître la chaleur de notre corps en ajoutant celle de l'extérieur –, l'Abri et le Vêtement ne servent eux aussi qu'à conserver la « chaleur » ainsi générée et absorbée.

La nécessité première est donc pour notre corps de se tenir au chaud, de conserver en soi la chaleur vitale. Et quels efforts nous faisons, non seulement pour nous assurer Nourriture, Vêtements et Abri, mais aussi un lit, qui est notre vêtement nocturne, volant aux oiseaux les plumes de leur nid et de leur gorge pour aménager cet abri dans un abri, tout comme la taupe a son propre lit d'herbes et de feuilles au fond de sa galerie! Le pauvre se plaint volontiers de la froideur du monde; et nous attribuons directement une grande part de nos maux au froid, tant matériel que social. Sous certains climats, l'été permet à l'homme une sorte de vie idyllique. Le Combustible, sinon pour cuire sa Nourriture, est dès lors superflu; le soleil est son feu, et de nombreux fruits sont suffisamment cuits par ses rayons, tandis que la Nourriture est d'habitude plus variée, plus facile à obtenir, et que les Vêtements et l'Abri sont entièrement superflus, ou à peine nécessaires. De nos jours et

dans ce pays, du moins à en juger par ma propre expérience, quelques instruments, un couteau, une hache, une bêche, une brouette, etc., et pour celui qui étudie, une lampe, du papier et l'accès à quelques livres s'ajoutent au nécessaire de vie et ne coûtent pas grand-chose. Il y a néanmoins des hommes sans sagesse qui s'en vont à l'autre bout du monde, dans des régions barbares et malsaines, et qui se consacrent au commerce durant dix ou vingt années, afin de revenir vivre – c'est-à-dire jouir d'une chaleur confortable – et mourir enfin en Nouvelle-Angleterre. Les riches parmi les riches ne se contentent pas de jouir d'une chaleur confortable, ils s'entourent d'une chaleur contre nature; comme je l'ai déjà suggéré, ils sont cuits*, à la mode** bien entendu.

La plupart des luxes et presque tout ce qu'on appelle le confort de l'existence sont non seulement des choses superflues, mais d'authentiques obstacles à l'élévation de l'humanité. Pour ce qui est du luxe et du confort, les plus sages ont toujours mené une vie plus simple et dépouillée que les pauvres. Les philosophes de l'Antiquité, chinois, hindous, persans et grecs, étaient des hommes plus pauvres que quiconque pour les richesses extérieures, et plus riches pour la vie intérieure. Nous ne savons pas grand-chose d'eux. Il est remarquable que *nous* en sachions autant sur eux. La même chose est vraie des plus récents réformateurs et bien-faiteurs de leur race. Personne ne saurait être un observateur impartial ou sage de la vie humaine, sinon en se situant du point de vue de ce que *nous* devrions nommer la pauvreté volontaire. D'une vie de luxe, le fruit est le luxe, que ce soit dans l'agriculture, le commerce, la littérature ou l'art. Il existe aujourd'hui des professeurs de philosophie, mais aucun philosophe. Il est pourtant admirable de professer parce

* Thoreau joue sur le double sens: qui a subi la cuisson, qui est dans une fâcheuse situation.

** En français dans le texte comme tous les passages en italique et suivis d'un astérisque. (N.d.T.)

qu'il était jadis admirable de vivre. Être philosophe, ce n'est pas simplement avoir des pensées subtiles, ni même fonder une école, mais aimer la sagesse au point de vivre selon ses préceptes, une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité et de confiance. C'est résoudre quelques-uns des problèmes de la vie, non pas de manière théorique, mais pratique. Le succès obtenu par les grands savants et les penseurs éminents est en général un succès de courtisan, ni royal, ni viril. Ils s'arrangent simplement pour vivre en conformistes, à peu près comme leurs pères le firent, et ce ne sont absolument pas les géniteurs d'une race d'hommes plus nobles. Mais pourquoi les hommes dégénèrent-ils ? Pourquoi les familles s'éteignent-elles ? Quelle est la nature de ce luxe qui amollit et détruit les nations ? Sommes-nous certains que notre propre vie n'en souffre pas ? Le philosophe est en avance sur son temps, même par la forme extérieure de son existence. Il n'est pas nourri, abrité, vêtu ni chauffé comme ses contemporains. Comment pourrait-on être philosophe et ne pas maintenir sa chaleur vitale par de meilleures méthodes que les autres hommes ?

Quand un homme est réchauffé par les diverses méthodes que je viens de décrire, que veut-il de plus ? Certainement pas davantage de chaleur de cette même espèce, ni une nourriture meilleure et plus abondante, des maisons plus vastes et magnifiques, des vêtements plus beaux et plus nombreux, des feux innombrables, incessants et plus brûlants, et ainsi de suite. Lorsqu'il a obtenu ces choses nécessaires à la vie, plutôt que de convoiter le superflu il peut faire un autre choix ; et c'est de s'aventurer maintenant dans la vie, car il est désormais en vacance de son plus humble labeur. La terre, semble-t-il, convient à la graine, car elle y a enfoncé sa racine et elle peut désormais faire pousser sa tige vers le haut avec une égale confiance. Pourquoi l'homme s'est-il ainsi fermement enraciné dans la terre, sinon afin de s'élever dans la même proportion vers le ciel ? Car nous esti-

mons les plantes plus nobles pour les fruits qu'elles portent enfin dans l'air et la lumière, loin du sol, et nous ne les traitons pas comme les plantes comestibles plus humbles qui, bien que bisannuelles, sont cultivées seulement jusqu'à ce qu'elles aient une racine parfaite et, dans ce but, sont souvent coupées au ras du sol, de sorte que la plupart des gens ne les reconnaîtraient pas au temps de leur floraison.

Je ne veux pas prescrire des règles aux natures vigoureuses et vaillantes, qui veilleront à leurs propres affaires au paradis comme en enfer, et qui peut-être bâtiront plus magnifiquement et dépenseront plus généreusement que les plus riches, sans jamais s'appauvrir, sans savoir non plus comment elles vivent – s'il existe vraiment de semblables natures, telles qu'on en a rêvé; ni à celles qui trouvent encouragement et inspiration dans le présent état des choses et le chérissent avec tout l'ardent enthousiasme des amants, – dans une certaine mesure je me compte parmi celles-là; je ne m'adresse pas davantage à ceux qui ont un bon emploi, quel qu'il soit, et ils savent qu'ils ont, ou pas, un bon emploi; c'est surtout à la masse des mécontents que je parle, à ces gens qui se plaignent sans arrêt de la dureté de leur sort ou des injustices de l'époque, alors qu'ils pourraient y remédier. Il y a ceux qui se plaignent avec davantage de hargne et de désespoir que tous les autres, parce qu'ils font, comme on dit, leur devoir. J'ai aussi présente à l'esprit cette classe de gens qui semblent riches mais sont en réalité affreusement pauvres, qui ont accumulé de vils trésors, mais ne savent ni comment les employer ni comment s'en débarrasser, et qui ont ainsi forgé leurs propres chaînes d'or ou d'argent.

*

Si j'essayais de vous dire comment j'ai désiré vivre au cours des années écoulées, je surprendrais sans doute ceux de mes lecteurs qui connaissent déjà en partie ce qui s'est passé; et

j'étonnerais sûrement ceux qui n'en savent rien. Je mentionnerai seulement quelques-unes des entreprises qui m'ont tenu à cœur.

Par tous les temps, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, je me suis efforcé de privilégier l'instant présent et de le marquer d'une encoche sur mon bâton ; de me tenir à cette jonction de deux éternités, le passé et l'avenir, qu'est précisément l'instant présent ; de suivre cette ligne sur la pointe des pieds. Vous me pardonnerez quelques obscurités, car il y a dans mon métier plus de secrets que dans celui de la plupart des hommes ; pourtant, je ne les garde pas exprès : ils sont indissociables de sa nature même. Je révélerais volontiers tout ce que j'en sais, sans jamais écrire « Défense d'entrer » sur ma porte.

J'ai perdu, il y a longtemps, un chien, un cheval bai et une tourterelle⁷, et je les cherche encore. Innombrables sont les voyageurs à qui j'ai demandé s'ils les avaient vus, en leur indiquant le chemin qu'ils avaient pris et le nom auquel ils répondaient. J'en ai rencontré un ou deux qui avaient entendu le chien et le pas du cheval, et même vu la tourterelle disparaître derrière un nuage, et ces gens paraissaient aussi désireux de les retrouver que si eux-mêmes les avaient perdus.

Précéder, non seulement le lever du soleil et l'aurore, mais, si possible, la Nature elle-même ! Combien de matins, en été comme en hiver, avant même qu'aucun de mes voisins ne vaque à ses affaires, je m'occupais déjà des miennes ! Beaucoup de mes concitoyens m'ont sans doute croisé au retour de cette aventure, des paysans partant avant l'aube pour Boston ou des bûcherons allant à leur travail. Certes, je n'ai jamais aidé matériellement le soleil à se lever, mais n'en doutez pas, il était pour moi de la dernière importance de le voir apparaître.

Combien d'automnes, oui, et d'hivers, passés en dehors du village, pour essayer de discerner ce que disait le vent, pour l'entendre et le transmettre par express ! J'y ai presque englouti tout mon capital, perdant mon souffle par la même occasion, à force de courir à sa rencontre. Si l'un des partis politiques s'y était intéressé, à n'en pas douter, mon témoignage aurait figuré dans la *Gazette* avec les informations de dernière minute. D'autres fois, je prenais pour poste d'observation une falaise ou un arbre afin de télégraphier toute nouvelle arrivée ; ou bien le soir, en haut d'une colline j'attendais que le ciel tombe, pour en récupérer un morceau, bien que je n'aie jamais attrapé grand-chose, et que cela, comme la manne, fondît de nouveau au soleil.

J'ai longtemps été reporter d'un journal⁸, qui n'avait pas un très fort tirage et dont le rédacteur en chef n'a pas encore trouvé bon d'imprimer l'ensemble de mes contributions ; comme c'est trop souvent le cas chez les écrivains, j'en fus uniquement pour ma peine. Mais en l'occurrence, en ma peine résida ma récompense.

Durant maintes années j'ai été inspecteur autoproclamé des tempêtes de neige et des orages de pluie, et j'ai fait scrupuleusement mon devoir ; arpenteur⁹, sinon des grand-routes, du moins des sentiers forestiers et des chemins de traverse, veillant à ce qu'ils restent praticables et qu'en toutes saisons il y ait des ponts qu'on pût traverser, partout où les pas de l'homme ont prouvé leur utilité.

J'ai pris soin des bêtes sauvages du village, qui donnent du fil à retordre au fidèle berger en sautant par-dessus les barrières ; et j'ai gardé l'œil ouvert sur les coins et les recoins cachés de la ferme, même si je ne savais pas toujours si c'était Jonas ou Salomon qui travaillait ce jour-là dans tel champ, car ce n'était pas mon affaire. J'ai arrosé* la myrtille

* Jeu de mots facétieux : il n'emportait pas une réserve d'eau pour arroser les plantes !

rouge, le prunier des sables et le micocoulier, le pin rouge et le frêne noir, la vigne blanche et la violette jaune, qui sinon se seraient fanées à cause de la sécheresse.

Bref, j'ai longtemps mené cette existence, soit dit sans me vanter, en m'acquittant scrupuleusement de mes tâches, jusqu'à ce qu'il devînt de plus en plus évident qu'après tout mes concitoyens refusaient de m'admettre dans la liste des employés municipaux du village ou de faire de mon emploi une sinécure dotée d'un modeste salaire. Mes comptes, que je jure avoir tenu méticuleusement, je n'ai jamais réussi à les faire vérifier, encore moins accepter, encore moins régler et payer. Mais je n'y accorde guère d'importance.

Il y a peu, un Indien itinérant se présenta à la maison d'un homme de loi bien connu de mon voisinage pour vendre ses paniers. « Souhaitez-vous m'acheter un panier? » demanda-t-il. « Non, nous n'en avons pas besoin », lui fut-il répondu. « Quoi! s'écria l'Indien en repassant le portail. Vous voulez donc nous affamer? » Il avait vu ses voisins blancs travailler et s'enrichir, il avait remarqué qu'il suffisait à cet homme de loi de tisser des arguments pour que, comme par magie, richesse et prestige s'ensuivent, et il s'était dit: je vais entrer dans les affaires; je vais tresser des paniers; voilà une chose que je sais faire. Convaincu qu'ayant fabriqué ses paniers il aurait fait son travail et que ce serait ensuite à l'homme blanc de les acheter, il n'avait pas découvert qu'il lui fallait aussi persuader l'autre de le faire, ou du moins l'en convaincre, ou encore fabriquer un autre produit que l'autre aurait envie d'acquérir. J'avais moi aussi élaboré une sorte de panier d'une texture délicate, mais je n'avais réussi à convaincre personne de l'acheter. Toutefois, je n'en pensais pas moins que j'avais eu raison de les tresser, et plutôt que d'essayer de comprendre comment convaincre les autres de les acheter, je me suis demandé comment éviter la nécessité de les vendre. La vie que les gens louent et considèrent

comme réussie est d'une seule espèce. Pourquoi accorder une importance excessive à une seule espèce aux dépens des autres ?

Constatant que mes concitoyens n'allaient sans doute pas m'offrir une place au tribunal, quelque vicariat ou une cure ailleurs, mais que je devais me débrouiller tout seul, je me suis tourné plus exclusivement que jamais vers les bois, où j'étais davantage connu. J'ai décidé de m'installer aussitôt dans les affaires, sans attendre le capital habituel, en me servant des minces ressources que j'avais déjà. Mon but, en rejoignant le lac Walden, n'était pas d'y vivre à bon marché ni d'y vivre à grands frais, mais d'y démarrer une affaire privée¹⁰ avec aussi peu d'obstacles que possible; être empêché de réaliser ce projet par manque d'un peu de bon sens, d'un peu d'esprit d'entreprise et de talent pour le commerce, me semblait moins triste que stupide.

En affaires, je me suis toujours efforcé d'acquérir des habitudes rigoureuses; elles sont indispensables à chacun. Si vous commercez avec l'Empire Céleste, alors il vous suffira d'avoir un petit comptoir sur la Côte, dans un port du type de Salem. Vous exporterez les articles que le pays fournit, des produits purement locaux, beaucoup de glace et de bois de charpente en pin ainsi qu'un peu de granit, toujours sous pavillon indigène. Ce seront là des entreprises profitables. Veiller vous-même, en personne, à tous les détails; être à la fois pilote et capitaine, armateur et assureur; acheter, vendre et tenir les comptes; lire toutes les lettres qui arrivent, écrire ou lire toutes celles qui partent; surveiller nuit et jour le déchargement des marchandises; se trouver presque simultanément en de nombreux points de la Côte; souvent les cargaisons les plus précieuses seront déchargées sur un rivage du New Jersey; être votre propre télégraphe, scruter inlassablement l'horizon, prendre langue avec tous les vaisseaux qui se dirigent vers la côte; expédier sans cesse

et régulièrement des marchandises pour approvisionner tels insatiables comptoirs lointains ; vous tenir informé de l'état des marchés, des perspectives de guerre et de paix partout dans le monde, prévoir les tendances du commerce et de la civilisation, en tirant profit des conclusions de tous les voyages d'exploration, en utilisant les nouveaux passages et tous les progrès de la navigation ; les cartes à étudier, la position des récifs, des nouveaux phares et bouées à vérifier, et toujours et sans cesse les tables de logarithmes à corriger, car suite à quelque erreur d'une table de calcul le vaisseau se fracasse souvent sur un rocher au lieu d'atteindre une jetée hospitalière – ne fut-ce pas là le destin mal connu de La Pérouse ? –, demeurer informé de la science universelle, étudier la vie de tous les grands explorateurs et navigateurs, de tous les célèbres aventuriers et marchands, depuis Hannon et les Phéniciens jusqu'à nos jours ; enfin, procéder de temps à autre à l'inventaire des stocks, pour savoir où vous en êtes. Voilà un labeur qui met à l'épreuve tout ce dont un homme est capable – ces problèmes de profit et de perte, d'intérêts, de tare et de trait, de mesures de toutes sortes, et qui exigent des connaissances universelles.

J'ai pensé que le lac Walden serait un endroit propice aux affaires, non seulement à cause du chemin de fer et du commerce de la glace ; car il offre des avantages qu'il ne serait sans doute pas de bonne politique de divulguer ; c'est un port agréable et un point de départ judicieux. Nuls marécages à combler comme autour de la Néva, même s'il faut partout bâtir sur des pieux enfoncés par vous-même. On dit qu'une grande marée, accompagnée de vent d'ouest, et la glace de la Néva pourraient rayer Saint-Pétersbourg de la carte du monde.

*

Parce que je devais démarrer cette affaire sans le capital habituel, il n'est peut-être pas facile d'imaginer comment j'espérais obtenir ces moyens, néanmoins indispensables à toute entreprise de ce genre. En ce qui concerne le Vêtement, pour aborder aussitôt l'aspect pratique de la question, sans doute en nous les procurant nous laissons-nous plus souvent guider par l'amour de la nouveauté et notre souci de l'opinion des hommes, que par leur vraie utilité. Que celui qui a un travail à accomplir se rappelle que le but du vêtement est d'abord de conserver la chaleur vitale et, en second lieu, compte tenu de l'état de notre société, de couvrir notre nudité, et il jugera alors combien de travaux nécessaires et importants il pourra accomplir sans augmenter sa garde-robe. Les rois et les reines, qui ne portent leurs vêtements qu'une fois, bien qu'ils soient faits par un tailleur ou une couturière pour leurs majestés, ignorent le plaisir qu'il y a à porter un habit qui vous va. Ces dignitaires ne valent pas mieux que les valets de bois sur lesquels on pose les vêtements propres. Chaque jour, nos vêtements se fondent davantage à nous-mêmes, en acquérant la marque de la personnalité de celui qui les porte, jusqu'à ce que nous hésitions à les mettre de côté, en repoussant le moment de le faire et en les entourant de soins médicaux et d'une solennité d'habitude réservés à notre corps. Personne n'a jamais baissé dans mon estime sous prétexte qu'il avait des vêtements rapiécés; je suis pourtant certain que la plupart des gens s'inquiètent davantage d'arborer une tenue à la mode, ou du moins propre et sans ravaudages, que d'avoir un esprit sain. Mais même si l'accroc n'est pas recousu, peut-être que le pire vice qui se trahisse ainsi est l'imprévoyance. Je teste parfois les gens que je connais en leur posant la question suivante: qui accepterait d'avoir une pièce au genou, ou seulement deux raccommodages? La plupart témoignent que dans ce cas ils verraient leur avenir entièrement compromis. Il leur serait plus aisé d'aller en ville en clopinant sur une jambe cassée

qu'avec une jambe de pantalon déchirée. Quand un accident arrive aux jambes d'un monsieur, on peut souvent le soigner; mais qu'un accident similaire arrive aux jambes de son pantalon, alors il n'y a rien à faire; car il tient compte, non pas de ce qui est vraiment respectable, mais de ce qui est respecté. Nous connaissons peu d'hommes, mais beaucoup d'habits et de pantalons. Habillez un épouvantail avec votre dernière chemise, tenez-vous inerte et sans chemise à côté de lui: qui ne saluerait plutôt l'épouvantail? L'autre jour, en longeant un champ de maïs, près d'un chapeau et d'un habit sur un bâton, j'ai reconnu le propriétaire de la ferme. Il se ressentait seulement un peu plus des intempéries que lors de notre dernière rencontre. J'ai entendu parler d'un chien qui aboyait après tous les inconnus qui, vêtus, s'approchaient de la propriété de son maître, mais que l'arrivée d'un voleur nu apaisait aussitôt. Il serait intéressant de savoir si les hommes, une fois dépouillés de leurs vêtements, conserveraient ensuite leur rang et leur statut social. Pourrait-on, dans ce cas, reconnaître à coup sûr un groupe d'hommes civilisés appartenant aux cercles les plus respectés? Quand Madame Pfeiffer, durant ses voyages aventureux autour du monde, d'est en ouest, s'en revint par la Russie d'Asie, elle dit avoir ressenti le besoin de porter d'autres vêtements que sa tenue de voyage pour aller se présenter aux autorités, car elle « était désormais dans un pays civilisé où... l'on juge les gens d'après l'habit ». Même dans nos villes de la Nouvelle-Angleterre démocratique, la possession accidentelle de richesses et sa manifestation par les seuls habits et équipages, accordent à leur propriétaire un respect presque universel. Mais ceux qui prodiguent un tel respect, aussi nombreux soient-ils, ne sont que des païens qui auraient bien besoin qu'on leur dépêche un missionnaire. Par ailleurs, les vêtements ont introduit la couture, genre de travail qu'on peut qualifier d'infini; la toilette d'une femme, en tout cas, n'est jamais terminée.

Un homme qui a enfin trouvé quelque chose à faire n'aura pas besoin de se procurer un nouvel habit afin de vaquer à cette occupation ; pour lui le vieil habit fera l'affaire, qui a passé un temps indéterminé dans la poussière du grenier. De vieilles chaussures serviront à un héros plus longtemps qu'elles n'ont servi à son valet – si un héros a jamais eu un valet –, et les pieds nus étant plus vieux que les chaussures, il se débrouillera avec. Seuls les habitués des soirées et des assemblées législatives doivent avoir des habits neufs, dont ils changent aussi souvent que change l'homme qui les porte. Mais si ma veste et mon pantalon, mon chapeau et mes chaussures me conviennent pour adorer Dieu, alors ils me suffisent, n'est-ce pas ? Qui a jamais vu ses vieux vêtements, son vieux manteau, usé jusqu'à la corde, réduit à ses éléments premiers, de sorte que ce n'était plus un acte charitable de le donner à quelque pauvre garçon, qui lui-même le donnera peut-être à un autre, encore plus pauvre que lui, ou dirons-nous plus riche, capable de se contenter d'encore moins ? Je vous le dis, prenez garde aux entreprises qui exigent des habits neufs, plutôt qu'un homme neuf pour porter ces habits. Quand il n'y a pas d'homme neuf, comment des habits neufs pourraient-ils lui convenir ? Si vous avez la moindre tâche à accomplir, mettez-vous à l'ouvrage avec vos vieux habits. Tous les hommes ont besoin, non pas d'une chose *avec laquelle faire*, mais d'une chose à *faire*, ou plutôt d'*être* quelque chose. Peut-être ne devrions-nous jamais nous procurer un habit neuf, même si l'ancien est tout sale et dépenaillé, avant d'avoir mené à bien ou accompli une tâche, ou navigué de quelque manière, si bien que nous avons l'impression d'être un homme neuf dans de vieux vêtements, et que les conserver reviendrait à garder du vin nouveau dans de vieilles bouteilles¹¹. Comme pour les oiseaux, notre saison de la mue doit être une crise dans notre existence. Le huard se retire alors vers des lacs solitaires pour la vivre. De même, le serpent rejette son ancienne peau et la chenille sa chrysalide, par un effort et

une expansion internes; car les vêtements ne sont qu'un mince épiderme et une enveloppe mortelle. Sinon, on découvrira que nous naviguons sous un faux pavillon et notre propre opinion ainsi que celle de l'humanité finiront inévitablement par nous congédier.

Nous endossons vêtement sur vêtement, comme si nous croissions telles les plantes exogènes, par addition externe. Nos habits extérieurs, souvent minces et luxueux, sont notre épiderme ou notre fausse peau, qui ne fait pas partie de notre vie, et qu'on peut ôter à l'occasion sans risquer une blessure mortelle; nos vêtements plus épais, que nous portons constamment, sont notre tégument cellulaire, notre cortex; mais nos chemises sont notre liber, notre vraie écorce, qu'on ne peut retirer sans sevrer à mort et ainsi détruire l'homme. Je crois qu'à certaines saisons toutes les races portent quelque chose comme une chemise. Il est souhaitable qu'un homme soit vêtu aussi simplement pour pouvoir poser la main sur son propre corps dans l'obscurité, et qu'il vive à tous points de vue de manière si sobre et prévoyante qu'au cas où un ennemi s'emparerait de la ville, il puisse comme tel philosophe d'autrefois en franchir la porte les mains vides et sans inquiétude. Quand un vêtement épais est en général aussi utile que trois minces, et qu'on trouve des vêtements bon marché à des prix capables de satisfaire tous les acheteurs; alors qu'un manteau épais ne coûte que cinq dollars, et durera autant d'années, un pantalon épais deux dollars, des souliers en cuir de vache un dollar et demi, un chapeau d'été un quart de dollar, un chapeau d'hiver soixante-deux cents et demi – ou mieux, on peut en faire un chez soi pour un coût insignifiant –, y a-t-il homme si pauvre que, vêtu de la sorte *et sur son propre salaire*, il ne trouve des sages pour lui présenter leur respect?

Lorsque je demande un vêtement d'une forme particulière, ma couturière me répond d'un air grave « On ne les fait plus

ainsi maintenant », sans souligner particulièrement le « on », comme si elle citait une autorité aussi impersonnelle que les Parques, et j'ai bien du mal à obtenir ce que je veux, tout simplement parce qu'elle n'arrive pas à croire que je parle sérieusement et que je sois aussi irréflecté. Quand j'entends cet oracle, je reste un instant plongé dans mes pensées, en me penchant sur chaque mot afin d'en comprendre bien le sens et de découvrir par quel lien de consanguinité *on* est uni à *moi*, et quelle autorité ce *on* peut bien avoir en une affaire qui ne concerne que moi ; pour finir, j'incline à lui répondre avec un égal mystère et sans insister davantage qu'elle sur le *on* : « C'est vrai, on ne les faisait plus ainsi ces derniers temps, mais maintenant on les fait ainsi. » À quoi bon prendre mes mesures si elle ne mesure pas aussi mon tempérament, mais seulement la largeur de mes épaules, comme si j'étais un portemanteau où suspendre mon habit ? Nous n'adorons ni les Grâces ni les Parques, mais la Mode. Elle file, elle tisse, elle coupe avec une autorité pleine et entière. À Paris, le singe en chef se met une casquette de voyage, et voilà tous les singes d'Amérique qui l'imitent. Je désespère parfois de faire accomplir la moindre chose simple et honnête en ce monde avec des hommes. Il faudrait d'abord les installer sous une puissante presse pour en expulser leurs vieilles idées, si bien qu'ils ne seraient pas remis sur pied de sitôt ; mais on trouverait alors quelqu'un dans la compagnie avec une lubie en tête*, éclosé d'un œuf pondu là Dieu sait quand, car même le feu ne parvient pas à tuer ces choses, et ce serait peine perdue. N'oublions pas, malgré tout, que c'est grâce à une momie que nous avons retrouvé un peu de blé égyptien.

Dans l'ensemble, je crois qu'on ne peut pas soutenir que dans ce pays ou n'importe quel autre le vêtement ait acquis la dignité d'un art. De nos jours, les hommes s'arrangent pour porter ce qu'ils peuvent. Tels des marins naufragés,

* Le mot anglais désigne à la fois une lubie et une larve.

ils mettent ce qu'ils réussissent à trouver sur la plage et à peu de distance, que ce soit dans l'espace ou dans le temps, chacun raillant la mascarade des autres. Chaque génération se moque des modes passées, mais suit religieusement la nouvelle. Nous nous amusons de voir le costume d'Henri VIII ou de la reine Élisabeth, comme s'il s'agissait de ceux du roi et de la reine des Îles Cannibales. Tout costume qui n'est pas sur les épaules d'un homme est pitoyable ou grotesque. Seuls le regard sérieux qui en émane et la sincérité de l'homme qui s'en affuble font pièce au rire et consacrent la dignité d'un costume. Qu'Arlequin soit pris de coliques, et sa livrée devra faire l'affaire là aussi. Quand un soldat est touché par un boulet de canon, ses haillons sont aussi seyants que la pourpre.

Le goût puéril et barbare des hommes et des femmes pour les modèles nouveaux pousse une foule de gens à secouer et loucher dans des kaléidoscopes pour y découvrir la silhouette particulière aujourd'hui requise par la génération présente. Les fabricants ont appris que ce goût relève du pur caprice. Entre deux modèles qui diffèrent seulement par quelques fils plus ou moins de la même couleur, l'un se vendra très bien, l'autre restera sur les rayons, même s'il arrive souvent qu'au bout d'une saison ce dernier modèle devienne le plus à la mode. Toutes proportions gardées, le tatouage n'est pas une coutume aussi hideuse qu'on veut bien le dire. Elle n'est pas barbare du seul fait que le dessin va sous la peau et est inaltérable.

Je me refuse à croire que notre système manufacturier soit pour les hommes le meilleur moyen de se procurer des vêtements. La condition de nos ouvriers ressemble chaque jour davantage à celle des ouvriers anglais ; et l'on ne saurait s'en étonner, car, d'après mes informations ou mes observations, le but principal n'est pas que l'humanité soit bien et honnêtement vêtue, mais, sans le moindre doute possible,

que les sociétés commerciales s'enrichissent. À la longue, les hommes atteignent seulement ce qu'ils visent. Ainsi, bien qu'ils puissent échouer aussitôt, mieux vaut qu'ils visent haut.

*

Quant à l'Abri, je ne nierai pas qu'il fait aujourd'hui partie du nécessaire de vie, même si nous avons l'exemple d'hommes qui s'en sont passé durant de longues périodes, dans des pays plus froids que celui-ci. Samuel Laing dit que « le Lapon dans sa robe de peau et avec un sac de peau qu'il rabat sur la tête et les épaules, dort nuit après nuit dans la neige, par un froid auquel ne résisterait pas la vie de quiconque y serait exposé, couvert de vêtements de laine ». Il les a vus dormir ainsi. Pourtant, il ajoute: « Ils ne sont pas plus vigoureux que d'autres gens. » Mais, sans doute, l'homme n'a pas passé beaucoup de temps sur cette Terre sans découvrir l'agrément procuré par une maison, par le confort domestique, une expression qui à l'origine signifiait les satisfactions obtenues grâce à la maison plutôt qu'à la famille; bien que ces agréments soient certainement très relatifs et occasionnels sous les climats où l'idée de la maison évoque surtout l'hiver et la saison des pluies, car les deux tiers de l'année elle sert seulement de parasol. Sous notre climat, en été, c'était autrefois un simple abri nocturne. Dans les journaux indiens, un wigwam était le symbole d'une journée de marche, et une rangée de ces dessins découpés ou peints sur l'écorce d'un arbre signifiait qu'on avait campé autant de jours. L'homme n'a pas été créé si robuste et doté de membres si conséquents pour chercher à limiter son univers et se confiner dans un espace adapté à sa taille. Il a d'abord été nu et au grand air; même si cet état fut d'abord plaisant par temps chaud et calme, et de jour, la saison pluvieuse et l'hiver pour ne rien dire du soleil caniculaire auraient peut-être écrasé sa race dans l'œuf s'il ne s'était hâté de se vêtir de l'abri d'une maison. Selon la

fable, Adam et Ève arborèrent la verdure avant tout autre vêtement. L'homme désira un foyer, un lieu où trouver chaleur ou confort, d'abord la chaleur matérielle, puis celle des affections.

Nous pouvons imaginer un temps où, au stade infantile de la race humaine, un mortel aventureux rampa dans une anfractuosité rocheuse pour s'y réfugier. Chaque enfant recommence le monde, dans une certaine mesure, et adore vivre dehors, même par temps humide ou froid. Il joue à la maison, tout comme il joue au cheval, car l'instinct l'y pousse. Qui ne se rappelle l'intérêt avec lequel, dans sa jeunesse, il considérait les surplombs rocheux ou l'entrée d'une caverne? C'était l'aspiration naturelle de cette partie de notre lointain ancêtre primitif qui survit toujours en nous. À partir de la caverne, nous sommes passés au toit en feuilles de palme, en écorce et branchages, en toile tissée et tendue, en herbe et en paille, en planches et en bardeaux, en pierres et en tuiles. Pour finir, nous ne savons plus ce qu'est la vie au grand air, et nos vies sont domestiques, en plus de sens que nous le croyons. Il y a loin, de l'âtre au champ. Il serait sans doute bénéfique que nous passions davantage de nos jours et de nos nuits sans aucune obstruction entre nous-mêmes et les corps célestes, que le poète ne parle pas si souvent sous un toit, ou que le saint n'y passe pas autant de temps. Les oiseaux ne chantent pas dans les cavernes, les colombes ne cajolent pas leur innocence dans un colombier.

Malgré tout, si l'on a l'intention de bâtir une maison d'habitation, il sied de montrer un peu de sagacité yankee, pour éviter de se retrouver finalement dans une maison de correction par le travail, un labyrinthe inextricable, un musée, un hospice, une prison ou peut-être un splendide mausolée. Réfléchissez d'abord que seul un abri très léger est absolument nécessaire. J'ai vu dans notre village des Indiens Penobscot vivre sous des tentes en mince coton, alors qu'il y avait autour d'eux presque un pied de neige,

et je me suis dit qu'ils auraient été heureux qu'il y en eût davantage pour les protéger du vent. Autrefois, quand la question de gagner ma vie honnêtement tout en gardant assez de liberté pour mes projets personnels me tarabustait bien davantage qu'aujourd'hui, car je me suis hélas endurci, je voyais souvent près des voies de chemin de fer une grande caisse de six pieds par trois, où les cheminots rangeaient leurs outils le soir, et j'ai alors pensé qu'un homme dans le besoin pourrait en acheter une pour un dollar, y percer quelques trous avec une vrille, afin d'y faire au moins entrer l'air, s'y réfugier à la moindre pluie ou, une fois la nuit tombée, en refermer le couvercle et ainsi se sentir libre dans ses amours et l'âme affranchie de tout souci. Cette solution ne m'a pas fait l'effet d'être la pire, ni même une alternative méprisable. Vous pourriez ainsi veiller aussi longtemps que vous l'entendez, et, après votre lever, partir sans qu'aucun propriétaire ou maître des lieux ne vous tanne pour encaisser son loyer. Tant d'hommes sont harcelés à mort pour payer le loyer d'une caisse plus vaste et plus luxueuse, qui dans cette modeste boîte ne mourraient pas de froid. Je ne plaisante nullement. On peut parfois parler d'économie avec légèreté, mais on ne se débarrasse pas de ce sujet aussi facilement. Autrefois, on bâtissait ici des maisons confortables pour une race rude et robuste qui passait le plus clair de son temps au grand air, presque exclusivement avec des matériaux qu'on trouvait dans la nature. Gookin, responsable de la question indienne auprès de la colonie du Massachusetts, écrit en 1674 : « Leurs meilleures maisons sont couvertes avec beaucoup de soin et parfaitement calfeutrées à l'aide d'écorces d'arbre arrachées de leur tronc à la saison où monte la sève, puis façonnées en grandes plaques, sous la pression de lourdes billes de bois, quand elles sont encore vertes... Les maisons plus ordinaires sont recouvertes de nattes fabriquées à partir d'une espèce de roseau, et elles sont tout aussi chaudement calfeutrées, mais moins confortables que les premières... J'en ai vu certaines

longues de soixante ou cent pieds, et larges de trente... J'ai souvent logé sous leurs wigwams, et je les ai trouvés aussi chauds que les meilleures maisons anglaises. » Leurs sols et leurs murs, ajoute-t-il, étaient souvent recouverts de nattes brodées bien ouvrées et l'on trouvait à l'intérieur toute une diversité d'ustensiles. Ces Indiens étaient si avancés qu'ils savaient réguler l'effet du vent grâce à une natte suspendue au-dessus du trou du toit et actionnée par une ficelle. Au début, ce genre de cabane se construisait en un ou deux jours tout au plus, puis elle se démontait et se remontait ailleurs en quelques heures ; chaque famille en possédait une ou se logeait avec d'autres dans une telle cabane.

À l'état sauvage, chaque famille possède un abri aussi bon que les meilleurs, qui suffit à ses besoins les plus simples et élémentaires ; mais je crois être fidèle à la vérité lorsque je dis que, même si les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards leur terrier¹² et les sauvages leur wigwam, dans la société moderne et civilisée moins de la moitié des familles possèdent un abri. Dans les grandes villes et les cités, ces lieux de prédilection de la civilisation, le nombre de ceux qui ont un abri représente une fraction infime de l'ensemble. Les autres paient une taxe annuelle pour ce vêtement qui englobe tous les autres, devenu indispensable été comme hiver, une taxe qui permettrait d'acheter tout un village de wigwams indiens, mais qui aujourd'hui contribue à les maintenir dans la pauvreté jusqu'à la fin de leurs jours. Je n'ai pas l'intention d'insister ici sur les inconvénients de la location comparée à la propriété, mais il est évident que le sauvage possède son abri parce qu'il coûte trois fois rien, tandis que l'homme civilisé loue d'ordinaire le sien parce qu'il n'a pas les moyens de l'acheter ; pas plus qu'à la longue il n'a les moyens de le louer. Pourtant, me répondra-t-on, en payant simplement cette taxe, l'homme civilisé et pauvre s'assure une demeure qui est un palais, comparée à celle du sauvage. Un loyer annuel de vingt-cinq à cent dollars, selon